Dolores Thion Soriano-Mollá (ed.), *La naturaleza en la Literatura española*

Academia del Hispanismo, Vigo, 2011

Daniel-Henri Pageaux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1952>

DOI : 10.4000/bulletinhispanique.1952

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 482-484

ISBN : 978-2-86781-812-7

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Daniel-Henri Pageaux, « Dolores Thion Soriano-Mollá (ed.), *La naturaleza en la Literatura española* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 114-1 | 2012, mis en ligne le 27 mai 2013, consulté le 23 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1952> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1952>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Dolores Thion Soriano-Mollá (ed.), *La naturaleza en la Literatura española*

Academia del Hispanismo, Vigo, 2011

Daniel-Henri Pageaux

RÉFÉRENCE

Dolores Thion Soriano-Mollá (ed.), *La naturaleza en la Literatura española*. – Vigo, Academia del Hispanismo, 2011, 338 p.

- 1 Le laboratoire de recherche Arc Atlantique de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, en la personne de Dolores Thion Soriano-Mollá, publie un ensemble de vingt études consacrées à la Nature dans la littérature espagnole. Fruit d'une collaboration franco-espagnole exemplaire et bien équilibrée (onze Espagnols, neuf Français), ce volume prend place dans les nombreuses publications de l'Académie de l'Hispanisme dirigée par le dynamique Jesús G. Maestro (Univ. Vigo).
- 2 Ce beau travail collectif s'inscrit dans le cadre d'une recherche « thématique » dont la richesse a été soulignée dès l'avant-propos dû à la plume de Christian Manso. On saluera d'entrée de jeu la large diachronie du programme, depuis les romans pastoraux et de chevalerie jusqu'à un hommage à la mémoire de Miguel Delibes. Il est vrai que le XIX^e siècle, avec plus de la moitié des interventions, occupe une place de choix. On retrouve des grands noms ou des noms attendus : Gil y Carrasco (Enrique Rubio Cremades, Alicante), Clarín (Yvan Lissorgues, Toulouse), Emilia Pardo Bazán qui fait l'objet de deux études présentées par Ermitas Penas (Santiago de Compostela) et Marisa Sotelo Vázquez (Barcelone), pour un parallèle entre Doña Emilia et Victor Català, Antonio Machado (Thierry Capmartin, Pau), Valle Inclán (Rocío Charques Gámez, Pau), Gabriel Miró (Miguel Angel Lozano Marco, Alicante) et bien sûr Azorín (Christian Manso, Pau). Il y a aussi des noms moins connus ou qu'on n'attendait pas : Rosario de Acuña sur laquelle revient Solange Hibbs (Toulouse), Rafael Altamira, avec les deux interventions de Dolores Thion (Pau) et de María de los Ángeles Ayala (Alicante),

comme pour se partager la « *terreta* » et « *el mar* ». Mais il en va de même pour les deux séquences qui encadrent ce long XIX^e siècle : d'une part, Hernando de Acuña, choisi par Soledad Pérez-Abadín Barro (Santiago de Compostela), côtoie Góngora (Nadine Ly, Bordeaux) et Calderón (Marielle Nicolas, Pau) ; et, d'autre part, voisine avec Arrabal (Domingo Pujante González, Valencia), Umbral (Bénédicte de Buron-Brun, Pau) et Delibes (à nouveau Marisa Sotelo Vázquez) le dramaturge Carlos Marquerie que Béatrice Bottin (Pau) a interviewé à Avignon... en juillet 2010.

- 3 Le lecteur (insatiable) regrettera-t-il quelques absences ? Galdós assurément, le Bécquer prosateur, sans doute. Et, pourquoi pas ? Pereda. Ou encore Blasco Ibañez si l'on se souvient qu'il a été présenté par Azorín dans Valencia (1941, chap. XXXV) en ces termes : « *Ha creado la naturaleza valenciana* ». Mais c'eût été grossir encore un siècle déjà bien pourvu et exploité. L'hommage rendu à Delibes se termine sur une autre possibilité, en associant, de façon suggestive, le romancier de Valladolid et Josep Pla (p. 338), tous deux « écrivains de territoire »/*escritores con territorio*, ou mieux de terroir. Peut-être une halte au XVIII^e siècle, ou plutôt un voyage en compagnie des Diarios de Jovellanos aurait permis de saisir sur le vif une question propre à l'époque, mais aussi au cœur de certaines études : l'union (et la tension) entre la nature en tant qu'idée philosophique ou morale et ce sentiment de la nature qui, en Espagne comme ailleurs, commence avec les Lumières.
- 4 À la large ouverture diachronique s'ajoutent d'autres défis, d'autres paris : d'abord considérer que la « thématique » en question est suffisamment évidente pour que soit dépassé le clivage des « genres » et qu'elle soit interrogée aussi bien sur la scène (Calderón, Arrabal, Marquerie) qu'en poésie (Góngora, Acuña, Machado). Et aussi, faire coexister l'approche thématique et la monographie, deux notions avancées dans l'avant-propos de Christian Manso. De fait, le caractère monographique explique ou justifie, pour des figures peu connues, certains rappels biographiques (p. 58 n. 25, 227, 319-320...) ou la publication d'un inédit (p. 208-212). Seules, les deux premières interventions reproduisent, au plan individuel, un trajet, un parcours diachronique ou un corpus qui ne coïncide pas avec un nom, une œuvre : le motif de la tourterelle étudiée par Nadine Ly, de (je souligne) Juan de la Cruz à Góngora, et la contribution, brève, mais dense, de José Maria Ferri Coll (Alicante) consacrée aux romans pastoraux et de chevalerie.
- 5 Mieux vaudrait parler d'une suite de « lectures » et, de ce point de vue, la leçon est souvent exemplaire : parallèle (Pardo Bazán-Català), lectures croisées (Machado lu à la lumière de Sartre), la « microlecture » (l'églogue de Acuña détaillée en cinq moments ; ou un passage du roman de Palacio Valdés, *El cuarto poder*, spécialement retenu et mis en appendice, p. 129-133). D'autres, spécialistes d'un auteur ou d'une œuvre, illustrent à leur manière le principe de lecture de Góngora par Nadine Ly : le « thème » est un « prétexte et un motif » pour revenir sur certains textes (p. 34). Ajoutons : pour le plus grand plaisir du lecteur. Le thème, conçu ici non pas tant comme élément fédérateur d'un corpus, donc transversal et transtextuel, mais comme élément structurant d'un texte ou d'un groupe de textes d'un même auteur, est une voie d'accès privilégiée pour une approche ressortissant à la poétique ou à la stylistique. Et l'on citera, entre autres exemples, la « lecture » de *Flor de Santidad* qui apporte une réponse à des interprétations totalement divergentes quant au statut de la nature chez Valle Inclán (p. 264 n. 4) ou les contributions portant sur la prose de Miró ou sur celle d'Umbral exploitant la poétique des éléments (p. 307).

- 6 Au-delà de la richesse et de la variété des contributions, deux grands questionnements s'imposent : comment dire la Nature ? La Nature pour quoi dire ? Dans le domaine de la poétique, l'étude sur les romans pastoraux et de chevalerie apporte des éléments de réflexion qui dépassent de loin le cadre de la « Renaissance ». D'emblée, l'accent est mis sur les conventions (p. 63) qui régissent l'écriture fictionnelle, sur l'idéalisation des lieux, et par voie de conséquence sur le pacte passé avec le lecteur de fiction (p. 71). C'est sur ce terrain qu'il convient de poser « l'allégorisme » de Calderón, « l'insertion du théologique dans le dramatique (p. 87-88) ; et, au XIX^e siècle, la question des descriptions (quand elles existent) ou tout autre passage relevant de l'observation ou d'un certain « effet de réel ». La lecture que Nadine Ly fait du motif de la tourterelle dans la poésie gongorine tend justement à montrer comment le poète subvertit les images, la « topique » et les représentations « traditionnelles ». Elle rappelle utilement, en passant, la mise en garde de Marcel Bataillon à propos des supposés éléments « sensibles » ou « naturels » mis en œuvre par San Juan de la Cruz (p. 18-19 n. 10). A l'opposé de ces vues, on se souviendra que *El paisaje de España visto por los españoles* (1917) d'Azorín, plusieurs fois cité à juste titre, présente le *Poema de mio Cid* comme une œuvre à « base réaliste », ouvrant la voie à une interprétation qui connaîtra une belle fortune.
- 7 La question des « conventions » est très présente au XIX^e siècle. Yvan Lissorgues montre, de façon significative, comment on doit distinguer, chez Clarín, *la Regenta* qui obéit à des préceptes « préconçus » (p. 102) et les récits courts dans lesquels se manifeste une plus grande liberté d'imagination. Parmi les conventions les plus affirmées, on relèvera le principe du cadrage et le rôle joué par la fenêtre (encore chez Delibes, p. 337) et, d'une façon générale, l'évocation, ou description d'un endroit précis, limité (chez Delibes « *el valle* » p. 335). Ou encore le « milieu »/ *el medio*, et l'influence diffuse ou réelle des principes positivistes, d'où les débats entre naturalisme et réalisme (cf. à propos d'Altamira, p. 213-227). Sous le mot « convention » on parlera donc de préceptes esthétiques, idéologiques ou de normes qui régissent l'écriture de la Nature (de façon parfois plus évidente que pour d'autres « thèmes »). On parlera aussi de « modèle » : Maupassant pour tel écrit d'Altamira (p. 236), une certaine littérature pastorale pour Valle Inclán, entrant en compétition avec des éléments plus « agressifs » et caricaturaux (p. 271). Autres « modèles » : les références picturales, la « redécouverte » du paysage (*el paisajismo pictórico*). Pour autant, on ne saurait nier l'importance des *realia*, d'un certain folklore ou l'appartenance « géographique » de tel auteur : Gil y Carrasco est associé au Bierzo et à un lieu emblématique, le lac de Carucedo (p. 95) ; la phrase de Miró, lumineuse comme son Levant, est à lire avec la main en visière, selon la recommandation d'Ortega y Gasset.
- 8 Mais la convention la plus évidente est sans doute le « point de vue », ce qui explique l'équivalence souvent posée entre « nature » et « paysage » : Azorín est un « découvreur » de paysages, puisque le voyageur s'engage seul sur « la route de Don Quichotte », en faisant varier les points de vue selon les moyens de locomotion ou les interlocuteurs rencontrés. Chez Miró, c'est « l'émotion » procurée par le spectacle de la nature qui suscite la « création » du paysage. Mais l'étude du paysage a déjà été largement abordée lors d'un colloque de la Société espagnole de littérature générale et comparée, à Santiago de Compostela ; les actes constituent un ouvrage de référence non négligeable : il n'a été, sauf erreur, qu'une fois cité (p. 137-139).

- 9 S'il est difficile de parler d'une « idée » de Nature parce qu'il s'agit d'écrits littéraires, et non philosophiques, il est en revanche fréquent de relever une idéologisation de la représentation de la Nature. Question : Nature ou nature ? Majuscule ou minuscule : Yvan Lissorgues se la pose à propos de Clarín. Il semble que la majuscule ouvre la voie à un certain romantisme, à un panthéisme diffus, à l'affleurement de références orientales, bouddhistes (p. 117-118). C'est vers ce même fond spirituel qu'évolue la communion avec la terre chez Rosario de Acuña (p. 183-192). Chez Palacio Valdés, il s'agit d'opposer la Nature et la Civilisation, le « naturel » et le falsifié (p. 128) ; pour Arrabal, après le refus du normal, de la « norme », l'idéal « panique » dépasse les clivages naturel/antinaturel ; chez Marquerie il s'agit d'opposer ou de juxtaposer Nature et Guerre (p. 326-327). Ajoutons une préoccupation actuelle : puisque Delibes figure dans le corpus retenu, il aurait été intéressant d'évoquer ses conversations avec son fils Miguel Delibes de Castro (*La tierra herida*, Destino, 2007) et offrir ainsi l'un des premiers exemples d'écocritique, tellement en vogue dans le monde anglo-saxon (*ecocriticism*).
- 10 En raison même de la diversité et de la richesse des œuvres retenues, il aurait été utile de proposer, en introduction, quelques lignes de synthèse, un texte reprenant les hypothèses qui avaient motivé un projet au demeurant passionnant et qui appelle une forme de synthèse, simple et souple. Georges Poulet, dans sa préface à *Trois essais de mythologie romantique* (Corti, 1966), en donne une sorte de définition qui est aussi le plus beau plaidoyer qu'on ait pu faire de l'étude de thèmes :
- La critique thématique peut encore nous révéler ce qui se transmet d'une pensée à d'autres ; ce qui se découvre en diverses pensées comme étant leur principe ou leur fond commun. Alors elle tend à se confondre avec l'histoire des idées, des sentiments, des imaginations, qui devrait toujours être adjacente à l'histoire dite littéraire.